



Collectif
BERZERK

NEIL

Dramédie spatiale

- DRAMÉDIE SPATIALE -



CRÉATION
2021/2022

THÉÂTRE 2.21
LAUSANNE

Auteur **Benjamin Knobil**

Création sonore **Vincent Triponez**

Mise en scène **Dylan Ferreux**

Création lumière **Jean-Pierre Potvliège**
Charles Meillat
Martin Jaspar

Assistanat **Charles Meillat**

Distribution **Chris Baltus**
Martin Jaspar
Charles Meillat
Lucie Eidenbenz

Opérateurs de vol **Jean-Claude Blaser**
Charles Meillat

En alternance
Dylan Ferreux
Benjamin Knobil

Scénographie **Fleur Bernet**

Costumes **Amandine Rutschmann**

Perruques **Viviane Lima**

Voix off **Claudine Berthet**
Christian Gregori
Benjamin Knobil

Accessoires **Séverine Blanc**
Fleur Bernet

photographies du dossier **Mathilda Olmi**

NEIL

Dramédie spatiale

Théâtre 2.21

> Décembre 2021 <

- GÉNÈSE DU PROJET -



Ce spectacle est né de mon désir de collaborer avec un auteur vivant. J'avais depuis longtemps envie de travailler sur la conquête spatiale, car ce sujet me semblait s'inscrire parfaitement dans la continuité thématique des mes deux premiers spectacles consacrés à l'espèce humaine. Ce projet viendrait conclure une trilogie débutée à la préhistoire avec la découverte du feu, et s'achèverait au XX^{ème} siècle avec les premiers pas de l'homme sur la lune. Il me semblait tenir quelque chose d'intéressant.

Après plusieurs mois de recherche, je n'ai pas trouvé de pièce de théâtre sur la conquête spatiale à partir de laquelle j'aurais pu créer un spectacle. Bien des choses avaient été faites au théâtre sur ce sujet, surtout depuis les cinq dernières années, mais rien qui n'abordait le sujet tel que je l'aurais souhaité. J'ai donc décidé de commander une œuvre originale à un auteur dont l'univers artistique pourrait épouser celui de mes deux premiers spectacles. C'est ainsi que Benjamin Knobil s'est vu confié l'écriture de ce texte.

Comme point de départ de l'histoire, j'avais une idée qui me semblait suffisamment beckettienne et riche de possibles pour inspirer l'auteur:

Alors qu'il est sur le point de faire son premier pas sur la lune, Neil Armstrong a une crise existentielle et ne veut plus y aller. Accroché à l'échelle du module lunaire, il disserte avec Aldrin sur la place de l'Homme dans l'univers. Ils attendent une hypothétique réponse du cosmos qui ne vient pas. L'angoisse monte.

Voilà le pitch à partir duquel l'écriture de la pièce a commencé.

Ensuite, j'ai confié à l'auteur une compilation de notes prises au cours de mon travail de recherche, afin qu'il sache précisément quels étaient les thèmes que je voulais qu'il aborde à propos de la conquête spatiale. De cette matière brute et hétérogène faite d'essais philosophiques, de documents d'archives, de biographies, etc, l'auteur a créé une pièce onirique et métaphysique aux airs de « space opera » sobrement intitulée: Neil.

L'œuvre est éditée chez BSN Press collection Fictio



- SYNOPSIS -

21 juillet 1969 à 381'500 km de la Terre.

Tandis que 600 millions de terriens suivent en direct la mission Apollo 11, Neil Armstrong, qui est sur le point de faire le pas décisif qui le fera entrer dans l'Histoire, est soudain pris d'un doute : « Mon acte ne va-t-il pas devenir un symbole du triomphe du capitalisme et du complexe militaro-industriel ? ». Immobilé et silencieux, accroché à l'échelle du module lunaire, il contemple la Terre à l'horizon sous le regard médusé de ses coéquipiers Buzz Aldrin et Mike Collins. Alors que chaque minute passée sur la Lune épuise les ressources en oxygène des astronautes, et que la crise existentielle d'Armstrong risque de faire les gros titres de la presse mondiale, le Président Nixon, qui craint d'être la risée des soviétiques, menace d'abandonner l'équipage sur la Lune si le drapeau américain n'y est pas planté dans l'heure. Buzz et Collins se lancent alors dans un bras de fer idéologique pour convaincre Neil de marcher sur la Lune. Hanté par le fantôme de sa fille Karen, Neil cherche dans les étoiles un sens à la mort prématurée de son enfant, et disserte sur la place de l'Homme dans l'Univers.

Extrait / Prologue

Neil:

*Je dois mettre mon pied sur la lune.
J'ai du mal à respirer.
J'ai de la buée dans la tête.
Ça me paraissait si simple avant d'arriver ici.
La nouvelle frontière
Le progrès humain
La gloire de l'Amérique*

*

*Et ma fille Karen
Tout est gris. Tellement gris. Besoin d'oxygène
J'ai un doute.
Putain de casque
J'ai envie de me gratter le nez
J'ai une mission tellement simple
Tellement claire
« Au clair de la terre, mon ami pierrot... »
Je dois juste poser mon pied sur la lune
La NASA a dépensé des milliards de dollars pour cette grande mission
Poser un pied sur la lune.
Je suis le représentant de toute l'humanité
Oui
Mais
J'ai un doute.
Oui j'ai un doute.
Qu'est-ce qu'on fait là ? Prouver notre suprématie?
Etre les premiers?
J'ai besoin de réfléchir.
J'ai le nez qui gratte et j'ai besoin de réfléchir.
L'expansion humaine?
La lune, les étoiles comme porte de sortie de notre
espèce?
Repousser nos limites?
Si seulement tu nous voyais Karen.
Trois hommes dans une boîte de conserve propulsés dans l'espace.
Une prouesse scientifique après des millénaires de rêves de conquête
spatiale
Mon nez me gratte si fort maintenant
J'ai besoin de réfléchir
Ma fille Karen qui n'est plus là
Je vais enlever mes gants et relever ma visière pour me gratter le nez
Ces gros gants me boudinent les doigts
J'ai des belles mains pourtant.
(...)*



Plongé dans ses rêveries cosmiques, Neil voit défiler une galerie d'illustres personnages tels que : Youri Gagarine, Blaise Pascal, Martin Luther King JR, Nietzsche ou encore un homme-truite venu balayer ses certitudes et l'entraîner dans une danse interstellaire et métaphysique.

Librement inspirée de la mission Apollo 11, cette épopée spatiale comporte néanmoins des anecdotes véritables sur les premiers pas de l'Homme sur la Lune. Anecdotes parfois mystiques : comme celle qui rapporte que Neil et Buzz ont communiqué avant de sortir du module lunaire (LM), parfois symptomatiques : comme celle du sac poubelle jeté sur la lune dès l'ouverture du module lunaire, ou encore tragiques : comme celle de l'allocution posthume préparée par Nixon pour pouvoir faire face rapidement à l'émotion internationale en cas de catastrophe.

Extrait : scène «Nixon go home !»

Neil toujours menotté respire avec peine. Karen effectue un solo de danse sur le discours de Nixon avec en fond la respiration de Neil.

Nixon:

Mes chers compatriotes. Le destin a décidé que les hommes qui se sont rendus sur la Lune pour l'explorer en paix, resteront sur la Lune pour reposer en paix.

Neil Armstrong et Buzz Aldrin, ces hommes courageux, savent qu'il n'y a aucun espoir de rétablissement. Mais ils savent aussi qu'il y a de l'espoir pour l'humanité dans leur sacrifice. Ces deux hommes offrent leur vie pour la cause la plus noble de l'humanité : la recherche de la vérité et de la compréhension.

Ils seront pleurés par leurs familles et amis ; ils seront pleurés par leur nation ; ils seront pleurés par les peuples du monde ; ils seront pleurés par une Terre Mère qui a osé envoyer deux de ses fils dans l'inconnu.

(...)

dans les constellations. Dans les temps modernes, nous faisons à peu près la même chose, mais nos héros sont des hommes épiques de chair et de sang.

Durant les temps anciens, les hommes regardaient les étoiles et voyaient leurs héros D'autres suivront et trouveront sûrement leur chemin de retour vers la maison. La recherche de l'homme ne sera pas refusée.

Mais ces hommes étaient les premiers, et ils resteront les premiers dans nos cœurs. Car tout être humain qui lèvera les yeux vers la Lune dans les nuits à venir, saura qu'il existe un coin d'un autre monde qui est à jamais l'humanité.

Karen finit son solo et sort avec le casque de Neil à la main.

Neil:

Karen... mon casque... je ne peux plus respirer...

Karen:

Je reviens avec de l'oxygène pour ton cerveau papa.

Nixon:

Neil, vous avez dix minutes pour poser votre putain de pied sur la lune avant que je lise ce discours à la télévision. Quinze minutes pour pacifier la terre et unifier l'humanité, Neil, au nom de l'Amérique, pour soutenir la croissance et pour battre ces putains de russes soviétiques et leur putain de propagande communiste.

Over and out.



- NOTE D'INTENTION -

PAR DYLAN FERREUX



Dernier volet d'un triptyque théâtral consacré à l'espèce humaine, « Neil » traitera de la colonisation spatiale et des questions éthiques et philosophiques qu'elle soulève.

Après « Back to the Trees ! », une épopée préhistorique sur les origines de l'Homme et son rapport au Progrès, puis « Tropi or not Tropi ? », une comédie zoologique sur la singularité d'Homo sapiens, cette nouvelle création revisitera avec humour et onirisme la journée du 21 juillet 1969 où l'Homme a marché sur la Lune.

Plus de cinquante ans après le triomphe du programme Apollo, qu'est-ce que la conquête spatiale raconte de notre société, de ses objectifs et de ses priorités ? Et quels humains le casque à la visière dorée des astronautes cache-t-il ?

Depuis la fin du XX ème siècle, la reconquête spatiale est devenue l'objet d'initiatives gouvernementales et privées d'envergure souvent controversées: exploitation des ressources, télécommunications, espionnage militaro-industriel, lutte contre le réchauffement climatique, sauvegarde de la biodiversité, quête d'une planète beta, colonisation, exploration de l'Univers, recherche de vie extraterrestre, tourisme spatial, rejet de déchets nucléaires, débouchés publicitaires, etc.

L'espace est devenu un nouveau far west qui attire la convoitise des Etats et des agences spatiales les plus puissantes, concurrencées par les acteurs du New Space, des industriels privés qui voient en l'espace un formidable marché d'avenir plus commercial que scientifique.

Pour l'instant, peu ou pas de règles : le premier qui aura sa propre infrastructure imposera sa loi. Face à cette nouvelle ruée vers l'or, le législateur, faute de gouvernance spatiale mondiale assumant des fonctions régaliennes, peine à réagir et à mettre de l'ordre. Le shérif est dépassé.

Pour ne citer qu'un seul des nombreux projets spatiaux d'envergure en cours, le programme Artemis de la NASA, lancé en 2019, a pour objectif de renvoyer un équipage sur la lune pour y installer une base permanente pouvant accueillir une première colonie humaine en 2026. Son objectif: explorer l'univers et exploiter les ressources présentes sur place.

Mais le programme Artemis doit également servir de base arrière pour de futurs vols habités vers Mars. Le premier de ces vols devrait avoir lieu à l'horizon 2050 pour les plus prudents, ou 2030 pour quelques milliardaires euphoriques de la Silicon Valley, qui voient dans la colonisation de Mars la planche (à billets) de salut de l'Humanité.

Le recrutement des candidats à l'exode martienne a déjà commencé via de nombreux programmes tel que Mars One lancé en 2011. Avec plusieurs centaines de milliers de candidatures reçues du monde entier, le moins que l'on puisse dire, c'est que la planète rouge ne manque pas de candidats pour un aller-simple vers l'inconnu.

Cependant, tout le monde ne partage pas cet enthousiasme. Loin s'en faut. Si l'espace peut être un formidable terrain de coopération internationale, une occasion rare de fondre les nations et les peuples en une destinée commune, il n'en demeure pas moins qu'il divise.

Plutôt que d'envoyer des colonies piller la Lune ou Mars, ne faudrait-il pas trouver une issue susceptible d'offrir au plus tôt un avenir convenable à l'humanité dans son ensemble sur Terre ?

S'interrogent les détracteurs des programmes spatiaux qui ne manquent pas de relever les problèmes éthiques que pose une telle entreprise.

Pour beaucoup, la conquête spatiale est le pendant de l'ambition démesurée de l'Homme, couplée au consumérisme du capitalisme, sur fond d'inégalités sociales et de crise éco-

logique. Une insulte faite à la planète et aux générations futures qui doit nous interroger sur les priorités de nos nations et de nos dirigeants.

Certains trouvant même à cette «conquête» des airs de fuite – abandon d'un Eden, dont l'Homme se trouve chassé, coupable du péché d'hubris.

Dès le début d'ailleurs, un soupçon de péché originel plane sur l'odyssée spatiale: née d'une guerre, même froide, grâce à des fusées qui n'étaient rien d'autre que des missiles intercontinentaux nazis modifiés.

Et aujourd'hui, n'espérons-nous pas trouver dans l'espace les ressources que nous avons trop souvent gaspillé sur terre afin d'assouvir notre besoin de «toujours plus» ?

Je vous épargne ici toute la rhétorique des pros et des antis conquête spatiale, qui heureusement ne se limite pas qu'aux seules questions de la survie de l'espèce humaine et de l'épuisement des ressources.

Ses partisans ne manquant pas de rappeler que sans l'astrophysique, nous tiendrions encore pour acquis que la Terre est plate et que l'Homme est au centre de l'Univers. Un point pour eux.

Quelques soient les arguments invoqués, il est difficile de ne pas penser que nous nous trouvons, plus d'un demi siècle après avoir quitté notre berceau terrestre, à devoir opérer par nous-même, et pour nous-même, des choix pertinents pour maintenir la vie sur Terre possible, ou au contraire, engager l'humanité dans la voie de l'extinction.

Et quand bien-même nous parviendrions à quitter notre berceau terrestre, quelle humanité emporterions nous dans nos valises ?

N'oublions pas qu'à ses débuts, le programme Apollo est née dans le seul but d'asseoir la domination américaine sur les soviétiques. Les américains venus en ambassadeurs de paix sur la Lune, sont repartis victorieux d'une guerre idéologique et technologique financée par le complexe militaro-industriel US et la Nasa.

«Une mains lave l'autre» comme dit le proverbe.

Laisserons-nous derrière nous nos erreurs de jeunesse ? L'espace sera-t-il vierge des défauts humains, même les plus honteux ? A quelle humanité rêvons-nous dans les étoiles ?

Ce sont toutes ces questions auxquelles ce spectacle se propose de donner non pas une réponse, mais une forme théâtrale originale et onirique. A ce petit pas pour l'Homme, mais ce bond de géant pour l'Humanité qui nous interroge sur la nature de nos intentions et notre destinée commune.





© Fleure Bernet

- SCÉNOGRAPHIE -

NOTE D'INTENTION DE L'AUTEUR

PAR
BENJAMIN
KNOBIL



Écrire Neil

Neil est la continuation d'une démarche qui vise à traiter au théâtre les thèmes de la sauvagerie sociale, de l'angoisse métaphysique et de l'onirisme. C'est la confrontation entre les désirs des personnages et la réalité qui m'intéresse. Mes héros sont des êtres cabossés, des inadaptes, ahuris devant l'iniquité de la société (et ici de l'univers). Ils se posent alors question du sens de leur existence face à un monde qui les rejette. Quand Dylan Ferreux m'a commandé cette pièce j'ai accepté avec enthousiasme. Fêré de science-fiction et de conquête spatiale, je fais partie de cette génération où le futur était encore radieux, où l'humanité s'élevait vers les cieux avec un espoir infini. Aller dans l'espace était une promesse de progrès, de foi en la science, commencement d'un déterminisme historique inéluctable menant à l'extinction des guerres et des famines.

En me plongeant dans la réalité de Neil Armstrong, je me suis aperçu que la science de l'époque qui a porté ces hommes sur la lune était plus qu'approximative. Derrière le rêve et l'idéal, la course à l'espace des soviétiques et des américains était avant tout une opération de propagande et de contrôle militaire de l'espace inconsciente et complètement bricolée.

J'ai été sidéré par le courage inouï et complètement inconscient de ces premiers astronautes. Mais au delà de leur héroïsme, ces premiers scouts de l'espace étaient-ils prêts au choc existentiel et métaphysique qui les attendait? Comment appréhender sa place dans l'univers quand on contemple littéralement les portes de l'infini?

Pour travailler, Dylan Ferreux m'a mis dans les mains un essai philosophique de Jacques Arnoud: La Lune m'a dit, Cinquante ans après le

premier homme sur la lune. Dylan y avait souligné tous les passages qui l'intéressaient me fournissant ainsi « une liste de courses thématiques » imposante à traiter.

Très vite l'idée de dilater le temps m'est apparu une évidence. Et si Neil, sur la dernière marche de son échelle était pris de vertige et prenait enfin le temps de réfléchir aux conséquences cosmiques de son acte? S'il attendait tellement longtemps sur son échelle que la déprivation d'oxygène commence littéralement à le faire délirer. Ce procédé m'a permis de le faire convoquer sur la lune les grandes figures et symboles de son temps.

De Blaise Pascal à Nietzsche en passant par Martin Luther King, Neil Armstrong peut ainsi confronter les thématiques que ces personnages incarnent avec son drame métaphysique personnel: la mort à deux ans d'un leucémie de sa fille Karen. Le voyage de Neil devient alors un voyage intérieur surréaliste. Scène après scène il se dépouille de toutes ses certitudes pour enfin contempler sans œillères son être et la finalité de son existence.

De toutes les thématiques évoquées et soulevées, il en est une, jamais nommée, qui transcende sans réponse toutes les autres: celle du divin. C'est la raison pour laquelle Nietzsche est convoqué pour conclure ce petit space opéra. Si Dieu est mort qui le remplace? Et si c'est l'humanité, ne prend-elle pas alors sur ses épaules une responsabilité écrasante qui demande de l'amour et surtout de la réflexion?

- A PROPOS DU COLLECTIF BERZERK -



Profondément influencé par la création contemporaine, le Collectif BERZERK, dirigé par Dylan Ferreux, place au centre de la dramaturgie l'exploitation permanente de matières visuelles, sonores, textuelles et chorégraphiques.

Renouveler les formes, troubler les genres, ouvrir le spectre de la représentation et mettre le théâtre au présent pour rendre le spectateur actif, et acteur de ce qu'il voit.

Conscient de la mission sociale de leur art, les membres du Collectif BERZERK ont l'ambition de parler du présent, tenter de le comprendre, de s'y (re)trouver, de s'y (re)connaître.



BACK TO THE TREE



TEN

- DÉMARCHE ARTISTIQUE -

PAR DYLAN FERREUX

- EN RÉSUMÉ -

Ma démarche est simple : proposer aux spectateurs des histoires en lien avec notre époque, dans des formes théâtrales originales et accessibles à tous. La condition humaine et les questionnements existentiels qu'elle soulève sont mes sujets de prédilection. Je m'intéresse plus précisément aux problèmes éthiques que pose l'évolution rapide de la société, sous l'effet conjugué de la technologie et de l'évolution des mœurs. Génie génétique, euthanasie, immortalité, transhumanisme, intelligence artificielle, conquête spatiale, exploitation animale, PMA, spécisme, etc. Ces mutations sociales, qui mettent à l'épreuve nos conceptions morales traditionnelles du bien et du mal, du naturel et du contre-nature, du divin et du païen, et qui nous obligent à (re) définir sans cesse ce qu'est l'Homme en rapport à ses actes, constituent le terreau thématique de mon théâtre.

En abordant ces sujets polémiques par l'humour le plus souvent, et avec des univers esthétiques très prononcés, je souhaite proposer aux spectateurs une transposition fictionnelle de ces questions éthiques, afin d'éveiller en eux une réflexion critique et ludique face aux progrès de notre société. Ces réflexions traduisent toujours mes propres inquiétudes quant aux choix de civilisation que nous faisons, ou plutôt, que ne faisons pas, laissant à d'autres le soin de décider, aux noms d'intérêts parfois douteux, de la voie dans laquelle engager l'humanité et la planète.

Convaincu que la tâche du théâtre doit être de rendre visible ce qui gouverne nos existences, et faisant mienne la citation de Duhamel: « l'humour est la politesse du désespoir », j'ai fait le choix, pour l'instant,

de ravalier mon spleen, et d'aborder ces sujets graves dans des formes théâtrales hautes en couleurs, généreuses et je l'espère, drôles. Agissant comme un remède/refuge à mes angoisses existentielles, j'utilise le théâtre comme vecteur de poésie et d'émotions. Comme un monde alternatif, où le temps d'une soirée, l'humain offre en partage ce qu'il a de plus touchant en lui: sa capacité à émouvoir et à émerveiller.

Très inspiré par des films comme *Le Dictateur* ou *Les Temps Modernes*, je souhaite créer des spectacles dont la vocation première est de donner du plaisir et des motifs de réflexion aux spectateurs qui viennent les voir. Cela peut sembler convenu et simpliste dit comme ça, mais celui ou celle qui lira ce texte, sait combien il est difficile de faire un spectacle alliant ces deux qualités. J'espère que le travail que j'ai accompli jusque-là abonde dans ce sens.



- DÉMARCHE ARTISTIQUE -

PAR DYLAN FERREUX



Un jour de 2005, alors que visitais Berlin, j'ai lu une phrase écrite au feutre rouge sur un morceau du mur: « La réponse est derrière ». Cette phrase laconique et mystérieuse écrite en français sur ce pan de l'Histoire du XX ème siècle m'a marqué.

Qu'est-ce que cette phrase voulait dire ?

Et quel sens donner au mot «derrière» ?

Était-ce une invitation à regarder derrière le mur, ou bien l'auteur m'invitait-il à regarder vers le passé ?

Et surtout, quoi penser du sujet: «la réponse» ?

La réponse à quoi ? Il ne me semble pas avoir posé de question...

J'étais perplexe et amusé par cette énigme qui m'était proposée par un auteur anonyme qui semblait vouloir me faire réfléchir. Je me mis donc à me questionner sur la question.

En regardant un long moment ce bout de mur qui se dressait devant moi, ce vestige froid et lisse d'une des périodes les plus obscure de

l'Histoire de l'Humanité, j'ai fini par me demander:

... Comment en est-on arrivé là ?

Comment en est-on arrivé là ?

La réponse est derrière

Je tenais quelque chose...

J'avais peut-être trouvé la question à ma réponse. Je ne sais pas si c'était LA question à laquelle devait me mener cette réponse, mais en tout cas, elle avait du sens pour moi. Peut-être que le mur avait une question différente pour chacun de ceux qui l'observaient. Comment savoir ?

Telle que je la comprenais, la phrase disait en substance:

Si tu veux comprendre le présent, fouille le passé.

Peut-être que cela vous semble très évident à vous qui me lisez, mais pour moi, ça ne m'est apparu qu'au prix d'un effort intellectuel non négligeable. La faute peut-être à ces Biergarten où la blonde se boit en tonneaux et finit par vous brouiller l'esprit.

Bref, j'avais résolu l'énigme et, fier de moi, je décidais d'en rester là pour la journée et j'arrêtais d'y ré-

fléchir. Et puis, une pensée en chassant une autre, j'ai fini par ne plus jamais y repenser. J'avais vingt ans quand cet épisode, à priori anodin, s'est produit.

C'est bien des années plus tard, à trente-deux ans, en relisant le discours de JFK Ich bin ein Berliner prononcé en 1963 à Berlin, que le souvenir du mur m'est revenu.

Comment en est-on arrivé là ?

La réponse est derrière.

En cheminant dans ma tête, le souvenir est devenu une réflexion, et finalement la réflexion est devenue une ambition : chercher des réponses aux crises que nous traversons dans l'héritage que nous laisse Homo sapiens et ses 300'000 ans d'Histoire naturelle et culturelle. Vaste programme.

C'est comme ça qu'est née en 2018 au Théâtre 2.21, mon premier spectacle adapté du roman «Pourquoi j'ai mangé mon père» de Roy Lewis. Ce projet, à mi-chemin entre un sketch des Monty Python et une thèse de paléanthropologie, racontait l'épopée d'une famille pré-historique luttant pour sa survie et

se déchirant à cause d'une guerre idéologique sur le Progrès et l'avenir de l'espèce humaine.

La domestication du feu était le point de départ d'une réflexion éthique et philosophique sur les mécanismes naturelles et culturelles à l'œuvre dans la fulgurante évolution de l'Homme, le rendant comme : « maître et possesseur de la nature », selon la formule consacrée par Descartes, Père fondateur de l'idéologie progressiste en Occident. En résumé, la pièce posait la question des risques que nous encourions en tant qu'espèce, à vouloir sans cesse transgresser les lois de la nature.

Cette volonté de maîtrise de la nature, appliquée ici à la domestication du feu, était une mise en abyme des guerres militaro-industrielles que se livrent les nations modernes pour maîtriser les armes nucléaires, l'espace, et plus récemment l'intelligence artificielle.

« Le leader en intelligence artificielle dominera le monde » affirmait en 2017 Vladimir Poutine lors d'une conférence de presse durant

- DÉMARCHE ARTISTIQUE -

PAR DYLAN FERREUX



laquelle il affirmait vouloir faire de la Russie une nation à la pointe de l'IA, devant ses concurrents chinois et américains. Quelques mois plus tard, Trump déclarera à peu près la même chose à propos de l'espace, et Xi Jinping lui ne déclara rien, trop occupé à renvoyer un chinois sur la Lune avant les américains, et à espionner son voisin du Kremlin, pour s'assurer qu'il n'est pas lui-même espionné... par son voisin.

Après deux guerres conventionnelles et une guerre froide au siècle dernier, doit-on s'attendre à ce qu'éclate un jour un troisième conflit technobiologico-nanoparticulaire, entre des intelligences artificielles américaines clonées à partir des gènes d'un valeureux soldat autrichien de la guerre de 14-18 reconnu pour ses faits d'arme, et dans le camp adverse, des mammoths sibériens connectés en Bluetooth à des satellites tueurs chinois ?

Un célèbre physicien, à qui l'on doit la théorie de la relativité et « l'invention » de la bombe atomique, a déclaré un jour : « Je ne

sais pas comment on fera la Troisième Guerre mondiale, mais je sais comment on fera la quatrième : avec des bâtons et des pierres. » D'ailleurs, sur ce même mur berlinois, une autre personne avait jugé bon de rajouter sous la citation précédente, et en anglais cette fois : « Every time history repeats itself, the price goes up. »

Décidément ces graffeurs berlinois sont bien philosophes...

A l'ère de l'arme atomique, j'ai vu dans cette sentence le coût humain et environnemental grandissant des erreurs répétées de civilisations disparues, victimes de leur rêve de grandeur.

D'où cette question que je me pose souvent : finalement, ne sommes-nous pas encore de grands singes maladroits dans le laboratoire de l'évolution qui jouons avec une provision toujours plus grande d'ingrédients et de procédés ?

Depuis la fin de la guerre froide, nous avons tenu la menace atomique en échec, pourtant, nous nous affairons à libérer d'autres forces prodigieuses - la biotech-

nologie, la nanotechnologie, l'intelligence artificielle, le génie génétique, les OGM - en espérant qu'elles seront de bons outils, mais dont nous ne pouvons prédire les conséquences. Malheureusement, nos ingénieurs ne savent pas toujours ce que va faire ce qu'ils font.

Aussi, même si on lui doit des avancées prodigieuses dans certains domaines fondamentaux comme la médecine, l'éducation, les télécommunications, l'astrophysique, la contraception, l'égalité des sexes et des races et j'en passe, est-ce que la vision cartésienne et égocentrique du Progrès, héritée du XVI^{ème} siècle, est encore souhaitable pour l'Humanité et supportable pour la planète ?

Ne faut-il pas aujourd'hui faire progresser l'idée de Progrès et décider ensemble des fins auxquelles nous voulons l'employer ?

Seize après l'épisode de Berlin, j'ai cette fois les questions, mais pas les réponses.

Ces réponses, c'est dans mes spectacles que je les cherche, en

raclant jusqu'à l'os cette énigme: qu'est-ce que l'Homme ?

J'espère de tout cœur qu'un jour de l'an 2050, une jeune personne de vingt ans, bien dans ses bottes et sortant tout juste d'un Biergarten berlinois, lira, écrit en grand au feutre rouge sur un morceau de mur:

« Ils savaient, et cette fois ils ont fait demi-tour. »

Je le souhaite de tout cœur, car bien que je m'efforce à considérer ce qu'il y a de positif et de prometteur dans certaines prises de conscience et de position, en faveur de l'environnement notamment, je suis sceptique quant à l'avenir, mais je n'ai pas encore perdu tout espoir de voir venir dans changements profonds et sauveteurs. « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve », si la formule d'Hölderlin est vraie, si les contradictions d'un système secrètent les bases de leur propre dépassement, si les catastrophes entraînent des élans de solidarité, et si les crises peuvent provoquer des réactions salutaires de la part des États et des citoyens,

- DÉMARCHE ARTISTIQUE -

PAR DYLAN FERREUX



alors nous avons peut-être une chance de créer les bases d'une société nouvelle.

Alors, dans le doute, plutôt que de céder à un fatalisme qui invite souvent à l'inaction, j'engage mon énergie et ma créativité dans mon travail. Ma façon à moi de « faire ma part » comme il est coutume de dire. Est-ce que le théâtre peut changer le monde ? Au moins, à l'échelle qui est la mienne et avec mes moyens d'expression, j'essaye de sensibiliser le public à certaines questions éthiques et philosophiques majeures que pose notre époque moderne et dont les retombées détermineront le monde de demain.





- BIOGRAPHIES -



Dylan FERREUX - METTEUR EN SCENE, PORTEUR DU PROJET

Dylan Ferreux est un comédien et metteur en scène de 34 ans établi à Lausanne. Après une formation universitaire en sciences de l'environnement à Lausanne et un CAS en dramaturgie en performance du texte direction de Danielle Chaperon, il suit une formation de comédien au Laboratoire de Formation au Théâtre Physique à Paris. En 2012, il intègre la compagnie du Théâtre du Balèti avec laquelle il joue « Amor Fati » et « Dévoration », deux créations collectives dirigées par Maxime Franzetti, jouées dans différents festivals européens. Il participe également à plusieurs performances collectives au Grand Palais et au Louvres. En Suisse romande, il joue dans différents spectacles avec notamment André Steiger, Benjamin Knöbil, Marc Liebens et Cédric Dorier. Il a également suivi de nombreux stages avec entre autres: Thomas Ostermeier, Yoshi Oïda, Nathalie Lanuzelle, Frédéric Polier, Jean-Yves Ruff, Milo Rau et Benjamin Porée. En 2018, il met en scène « Back to the Trees ! » au Théâtre 2.21 à Lausanne, puis « Tropi or not Tropi ? », dans ce même théâtre en 2019. Cette même année, il est assistant sur deux projets : « Orwell I&II » m.es Benjamin Knobil au Théâtre Pulloff, et « Frankenstein » m.es Guillaume Pidancet au TKM. En 2021, il met en scène « Tout le monde veut vivre » de Hanokh Levin au Théâtre Alchimic à Genève avant de rejoindre Maryse Estier pour la création de « l'Aiglon » d'E.Rostand au Théâtre Montansier à Versailles, puis pour une tournée en France en 22/23.



Benjamin KNOBIL- AUTEUR

Benjamin KNOBIL est auteur et metteur en scène de théâtre et d'opéra établi à Lausanne. De 1986 à 1989, il suit sa formation à l'école Théâtre en Actes à Paris dirigée par Lucien Marchal. De 1989 à 2004, il fait des stages dirigés par Peter Stein, Lev Dodine, Luca Ronconi, Yannis Kokkos, Joël Pommerat ou Stanislas Nordey. Avec ou sans sa compagnie, la Compagnie nonante-trois, il a créé plus d'une trentaine de spectacles en Suisse et en France tout en poursuivant une carrière d'acteur et d'auteur. Au théâtre il a monté notamment Boulettes (prix SSA 2008) qu'il écrit et met en scène ainsi que son adaptation de Crime et Châtiment qui a tourné en Suisse et à Paris. Dans le domaine musical, il monté dernièrement les opérettes qu'il a écrit et met en scène : Bouffons de l'Opéra, Love on the (Méga) Byte et Le Chant du Crabe. On lui a également commandé les mises en scène de L'enfant et les sortilèges à l'opéra de Lausanne, L'opéra de quat'sous et Mahagonny de Brecht et Weill au théâtre des Teintureries, L'amour Masqué de Guitry et Messenger à Equilibre à Fribourg, Brundibar de Hans Krasa, Vox Appeal du groupe Voxset, l'Histoire du Soldat au Château de Chillon et la Citadelle de Verre de Louis Crelier, Pierre Christin, Valérie Lettelier et Enki Bilal.



Chris BALTUS - COMÉDIEN

Chris Baltus suit une formation de comédien à l'école Serge Martin à Genève. Il intègre ensuite l'INSAS à Bruxelles qu'il termine en 2015. Il travaille ensuite avec des metteurs en scène suisses et belges tels que: Benoit Blampain, Benjamin Knobil, Cédric Dorier, Alexis Bertin, Patrick Brunet, Armel Roussel, Remi Belpreez, etc. Il participe également à des stages avec Omar Poras et Serge Poncelet. En 2012, il est co-fondateur du Collectif PUCK au sein duquel il a joué six projets dont "Replay" à Genève, repris ensuite à Bruxelles. En 2016, il est à l'affiche de « La Lune se couche » mis en scène par Pietro Musillo au Théâtre du Grütli à Genève et dans le "Songe d'une nuit d'été" mit en scène par Helene Theunissen au théâtre des Martyrs à Bruxelles. En 2019 il sera au TMR de Montreux dans "Nina" un spectacle mis en scène par Cédric Dorier ainsi que dans "Lysistrata" spectacle qui sera joué à Carouge. En 2018, il joue « Back to the trees ! » au Théâtre 2.21, sous la direction de Dylan Ferreux, qu'il reprendra cette saison. Cette collaboration se poursuivra en 2019 avec « Tropi or not Tropi ? », dans ce même théâtre.



Fleur BERNET - SCÉNOGRAPHE

Fleur vit et travaille en Suisse. Après avoir effectué un Brevet de Technicien Supérieur en design textile à Paris ainsi qu'un Bachelor en Arts Visuels à l'Ecal, elle entreprend des études de scénographie à la Manufacture. Durant son BTS en design textile, elle a été formée à la conception de « surfaces », en travaillant avec des matériaux très divers. L'ECAL quant à elle, lui a donné l'opportunité d'explorer avec une grande liberté sa pratique artistique, à travers différents médiums: photographiques, vidéographiques, en peinture, en sculpture, sérigraphie et étudier l'espace à tout de suite fait partie de son processus de création. A la Manufacture, elle a l'occasion de se former auprès de scénographes comme Anna Viebrock, Sylvie Kleiber, Elissa Bier, des chorégraphes, metteurs en scène et comédiens avec qui elle collabore sur des projets tout au long de son Master. Elle réalise la scénographie et les costumes de Mama de Margot Van Hove, mis en scène au 2.21 en 2019, qui remporte la même année le prix Premio. Depuis, d'autres scénographies, comme celle réalisée pour une mise en scène d'un texte de Vinaver, au Théâtre Populaire Romand de la Chaux de Fonds, ou pour une mise en scène de Vautours, à la Tour Vagabonde, nourrissent son expérience dans ce domaine.



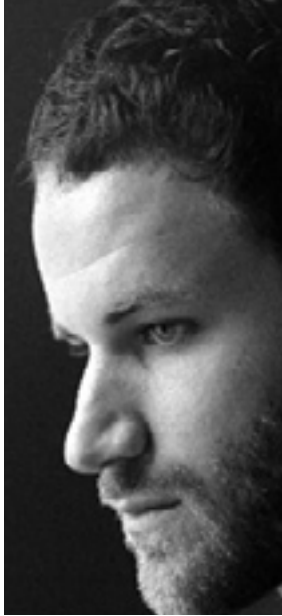
Lucie EIDENBENZ- DANSEUSE & COMÉDIENNE

Artiste chorégraphe, performeuse et danseuse basée à Genève, Lucie Eidenbenz est issue de la formation pour artiste chorégraphe Exerce dirigée par Mathilde Monnier au CCN de Montpellier. Sa formation s'est poursuivie notamment à Lausanne (Le Marchepied), à Vienne (Danceweb), Paris (Transforme) et Bruxelles (Apass). Ses pièces Traum Project (2010), Animals are like water in water (2011), The Boiling Point (2011), Last Plays (2014), Tschägg (2015), Faune, faune, faune (2019) tournent en Suisse et en Europe sur de nombreuses scènes et dans des festivals renommés.

En 2015, TSCHÄGG reçoit la mention spéciale du jury au Concours Reconnaissance Danse. La pièce part en tournée sur les scènes nationales françaises, et au Fadjr International Theatre Festival en Iran. En tant qu'interprète, elle travaille avec Laura Kalauz, Marco Berrettini, Maya Boesch, Luna Paese, Murat Adash, Olivia Csiky Trnka, Pietro Marullo, Superamas, Yan Duyvendak, Michael Helland, Olivier Dubois, cie 7273, Bertrand Mandico, Alexandra Pirici. Elle fait partie du réseau d'artistes Sweet&Tender Collaborations, dont elle est curatrice de la plateforme de recherche pluridisciplinaire en 2012 à la Dampfzentrale à Berne. <https://fortheendoftheworld.wordpress.com>

Lucie Eidenbenz est également titulaire d'un Bachelor en Lettres à l'Université de Lausanne, et d'un Master en Arts et Politique, dirigé par Bruno Latour à la faculté de Sciences Po Paris.

Elle travaille actuellement sur la création d'un film-performé : Just make it not look like dance.



Martin JASPAR - COMÉDIEN

Martin Jaspas suit une formation de comédien au Laboratoire de Formation au Théâtre Physique à Paris. En 2012, il intègre la compagnie du Théâtre du Balèti avec laquelle il joue Amor Fati Prix Paris Jeune Talent 2014, puis Dévoration, deux créations dirigées par Maxime Franzetti qui tourneront à Paris (Festival Impatience) et en Europe. Avec cette compagnie, il joue également Droit au mur au Grand Palais. En 2014, il est l'un des fondateurs du festival du Théâtre du Roi de Cœur. Il y interprète notamment Christian dans Cyrano de Bergerac, Puck dans Le songe d'une nuit d'été, le Marié dans La Noce de Brecht, Dandy dans Liliom... En 2016, il adapte et met en scène Le Chat Botté, un spectacle jeune public. En 2017, il travaille avec l'auteur et metteur en scène Paul Francesconi, et joue Ti Jean, un monologue, au théâtre de l'Opprimé et au CDN de la Réunion, repris en 2019 au CDN de Limoges, où il remporte le prix du meilleur comédien. En 2017, il joue également dans Rouge au CDN de Montreuil, sous la direction de Maxime Franzetti, où il tient le premier rôle : Johnny. En 2017 toujours, il codirige un Contrat Local d'Education Artistique en Seine-Saint-Denis. Par ailleurs, il coécrit et met en scène un spectacle de clown intitulé Premier Empire qui tourne en Nouvelle-Aquitaine. Il met en scène Marie Tudor de Victor Hugo au festival du Théâtre du Roi de Cœur en 2017. En 2018, il joue Back to the trees -adapté du roman « Pourquoi j'ai mangé mon père. »- au 2.21 à Lausanne, sous la direction de Dylan Ferreux ; il y tient le rôle du père : Edouard. Il participe cette même année au festival Danse Elargie au Théâtre de la Ville à Paris, avec la performance L'Evangile selon l'instant présent du collectif Champ Libre. En 2018, il mettait en scène Quand on a que l'amour, une adaptation de La réunification des deux Corées de Pommerat, au festival du Théâtre du Roi de Cœur. En 2019, il s'attaque à Ionesco, avec Les Chaises. Il joue également Minchett sous la direction de Dylan Ferreux, dans Tropis or not tropis, au théâtre 2.21. EN 2020, il joue Ram dans Kal de P. Francesconi, au CDN de Limoges, suivi d'une tournée en France et ailleurs, notamment au théâtre du Crochetan en Suisse. En 2021, il jouera à nouveau sous la direction de Dylan Ferreux dans « Tout le monde veut vivre » de Hanokh Levin au Théâtre Alchimic à Genève.



Charles MEILLAT - COMÉDIEN

Charles Meillat suit une formation de comédien aux Cours Florent puis au Laboratoire de Formation au Théâtre Physique à Paris. Il participe à la création du Théâtre du Balèti ainsi qu'à leurs deux écritures collectives : « Amor Fati » et « Dévoration ». Sur scène, il travaille avec Thomas Condemine, Jean-Pierre Garnier, Frédéric Jessua. En 2014, il est assistant à la mise en scène sur « Gènes 01 » de Fausto Paravidino mis en scène par M. Franzetti au Théâtre de Vanves. En 2016, il crée le collectif Champ Libre ainsi que le Festival Champ Libre (festival de création émergente internationale), il met deux spectacles en scène: Carnage, une écriture plateau sur la thématique de la violence, et Stabat Mater Furiosa. En 2018, il interprète le texte de Marion Guilloux « L'Evangile selon l'instant présent » lors du Festival Danse Elargie au Théâtre de la Ville à Paris et dans une vingtaine de festivals internationaux (Bangladesh, U.S.A, Espagne, Italie, Finlande, Angleterre). En 2019, il met en scène le texte de Marion Guilloux « Les Poussières de C. » qui a reçu le 1er Prix de la MEET HYPO-LIPO. Ce spectacle sera joué notamment à la Scène conventionnée de l'Etoile du Nord (Paris), au Théâtre des Thénardières (Montreuil) et lors du Festival National de Bellac (87), Scène Conventionnée. En 2018, il fonde une fabrique culturelle à l'Etoile Bleue (Saint-Junien-87), en 2021 ce lieu reçoit le label de Fabrique artistique et culturelle soutenu par la Région Nouvelle Aquitaine. En 2020, il travaille avec Dylan Ferreux pour la création de «Neil» au Théâtre 2.21 à Lausanne. Cette même année il est comédien dans «Une Belle et une Bête», texte et mise en scène de Marion Guilloux avec le collectif Champ Libre. De plus, il est aussi comédien dans la création partagée avec la Compagnie de La Luzège et Champ Libre, avec la pièce «Foi Amour Espérance» de Ödön von Horváth, mise en scène par Fabrice Henry et qui se jouera en 2022 à l'Empreinte, Scène Nationale de Guéret (23).



- PRESSE - BLOG FATTORIUS



UN GRAND PAS POUR L'HUMANITÉ... QUELLE HUMANITÉ, AU FAIT?

Benjamin Knobil – Le théâtre est indéniablement l'une des victimes du Covid-19. Ceux dont cet art est le métier en savent quelque chose. Quant aux spectateurs, ils en prennent personnellement conscience par exemple lorsque leur salle favorite se voit contrainte d'annuler ses représentations. Qu'elles soient des créations inédites n'y change rien! C'est, tragiquement, ce qui est arrivé à «Neil», une «comédie métaphysique» signée Benjamin Knobil, dont les premières représentations auraient dû avoir lieu en ce mois de novembre à Lausanne, au théâtre 2.21. Autant dire que la publication du texte de cette pièce apparaît comme une tentative urgente de faire vivre la pièce malgré tout.

La pièce elle-même paraît avoir été écrite dans une forme d'urgence, au cours de l'été 2020, et éditée sans délai par BSN Press – l'ouvrage est en librairie depuis le 12 novembre. Il y est question en effet de toutes les thématiques qui ont agité l'année 2020, greffées sur l'épisode historique du premier pas de l'homme sur la Lune – c'est bien à Neil Armstrong, personnage historique radicalement revu, corrigé et un brin fustigé, que le titre de la pièce fait référence. En particulier, il y est question de la respiration, du souffle...

... souffle du comédien, bien sûr, chargé de faire porter sa voix au plus loin, idéalement sans masque d'hygiène. Souffle d'une vie, d'une viabilité remise en question par les restrictions liées au coronavirus! Mais ce souffle est un thème clé sur la Lune aussi, ce lieu où il n'y a pas d'atmosphère respirable. L'auteur alimente ce thème: on voit un Neil Armstrong qui,

sur son échelle, hésite à écrire l'histoire en posant enfin son pied sur la Lune, jusqu'aux limites de son autonomie respiratoire, soit un délai improbable d'environ huit heures.

Huit heures? Pour le lecteur de l'an 2020, cela fait écho aux quelque 8 minutes d'agonie de George Floyd, que l'auteur voit comme un moment du racisme, souligné par l'apparition improbable de Martin Luther King Jr. Une apparition anachronique peut-être, le principe du rejet du racisme ne se posant pas tout à fait dans les mêmes termes qu'aujourd'hui au temps du pasteur noir afro-américain. Mais l'essentiel est là: pour le dramaturge, ça manque d'air. Et dans l'esprit du lecteur de la pièce, l'étouffement de George Floyd fait écho à cette maladie avant tout respiratoire qu'est le Covid-19: 2020, année étouffante!

Tout cela paraît bien grave, me direz-vous. Certes! Mais le dramaturge est astucieux, capable d'un humour résolu et vigoureux, capable de rallier le public à son propos. Ainsi, dans le plus pur esprit du space opera burlesque, l'une des premières scènes de la pièce met en scène le douanier céleste Blaise Pascal, qui vient mettre une amende de stationnement au module lunaire de Neil Armstrong – c'est Douglas Adams dans le texte! Plus loin, il y a aussi la famille de Neil Armstrong qui le relance, avec cette épouse qui lui reproche, sur un ton criard genre «c'est ça, va écrire ta page d'histoire, moi j'ai la charge mentale», de traîner et de ne pas assumer son rôle de père, trop absorbé qu'il est par son métier. De quoi anéantir un Neil Armstrong torturé par la mort de sa fille Karen – ça, c'est historique – et harcelé par ses collègues Aldrin et Collins qui, eux, voudraient rentrer chez eux pour manger des steaks

avec Bobonne comme de bons fonctionnaires qu'ils sont.

Alors, astronaute... un job comme un autre? On le découvre au fil des pages, «Neil» s'avère une manière de déboulonner la statue (tiens, encore un truc très 2020, très Black Lives Matter pour le coup) de Neil Armstrong en désenchantant méthodiquement la figure mythique du gars qui a conquis la Lune. Truc de Blancs, exercice d'impérialisme dans un style qu'on croirait oublié, tentative d'intrusion dans un monde où le capitalisme galactique est déjà passé (l'épisode des Neptune Waters): à la fin de la pièce, le lecteur est en droit de se demander si le premier pas de l'humain sur la Lune a vraiment la valeur que l'histoire a bien voulu lui donner. L'auteur va jusqu'à présenter la célèbre phrase historique «C'est un petit pas pour l'homme...» comme un message pas du tout spontané, mais préparé bien à l'avance par de bons gros terriens férus en communication.

«La Lune est morte», chantaient les Frères Jacques, suggérant qu'avec le premier pas de l'homme sur l'astre de la nuit, une part de magie s'est perdue pour toute l'humanité. Il est permis de croire que cette chanson célèbre résonne en arrière-plan dans les épisodes chantés, ricanants sur le rythme cruel d'une danse ridicule à petits pas, de «Neil». Plus largement, Benjamin Knobil va plus loin en décapant, caustique et vigoureux, l'ensemble de ce qui paraît, aux yeux d'humains émerveillés, un accomplissement majeur pour l'humanité. Quelle humanité, interroge-t-il: celle de Cap Canaveral, perçue comme impérialiste, ou celle d'ailleurs, ce qui fait quand même beaucoup de monde? Avec la pièce de théâtre «Neil», la conquête de la Lune revêt en 2020 une actualité aussi évidente



THÉÂTRE

Benjamin Knobil, *Neil*, Ed. BSN Press, 93 p.

Et si Neil Armstrong avait hésité à poser le pied sur la lune le 21 juillet 1969, pris par un terrible doute existentiel au moment de franchir le pas le plus célèbre de l'histoire de l'humanité? Le dramaturge Benjamin Knobil brode une intrigue philosophique et néanmoins pataphysique autour de cette thèse. En attendant d'assister à la création de la pièce différée pour cause de virus, les spectateurs liront - avec le sourire aux lèvres - ce dialogue très enlevé.

JMF

- PRESSE -

Play RTS RADIO - VERTIGO*

L'invité: Benjamin Knobil, «Neil»

21 juillet 1969 à 380000 km de la Terre. Tandis que 600 millions de terriens suivent en direct la mission Apollo, Armstrong, sur le point de faire le pas décisif qui le fera entrer dans l'Histoire, est soudain pris d'un doute: Est-ce un rêve dont l'Humanité a besoin? Immobile et silencieux, accroché à l'échelle du module lunaire, il contemple la Terre à l'horizon.

«Neil» paru aux éditions BSN Press et «Neil», un spectacle de l'écrivain et dramaturge Benjamin Knobil et du Collectif Berzerk, que vous auriez dû découvrir au Théâtre 2.21 de Lausanne et reporté à des joursqu'inattendue.

Pour écouter le Podcast :

<https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/invite-benjamin-knobil-neil?id=11782423>

12

CULTURE

Des bouquins

La pile de livre

Le pas suspendu d'Armstrong

Le dramaturge lausannois Benjamin Knobil propose avec *Neil* une réflexion plaisante et pleine de fantaisie sur la place de l'homme dans l'Univers. L'action se déroule alors que l'astronaute Neil Armstrong est sur le point de poser le pied sur la Lune. Mais un doute s'immisce dans son esprit alors qu'il est sur la dernière marche de l'échelle. Son acte ne va-t-il pas devenir un symbole du triomphe du capitalisme et de la suprématie du complexe militaro-industriel ? Tandis qu'il hésite, son réservoir d'oxygène se vide et il commence à halluciner, voit sa petite fille Karen morte du cancer, rencontre Youri Gagarine, la chienne Laïka ou Martin Luther King. On serait curieux de voir ce que cette pièce assez ambitieuse dans sa scénographie pourrait donner sur les planches, malheureusement, les représentations de la mise en scène de Dylan Ferreux prévues en novembre 2020 au Théâtre 2.21 de Lausanne ont été reportées à des jours meilleurs. En attendant, on peut déjà lire le texte, très prometteur.





Du théâtre à lire

En attendant sa création, la pièce «Neil» de Benjamin Knobil est sortie en livre et vaut le détour.

L'instant est solennel, historique. Neil Armstrong est sur le point de poser le pied sur la Lune. «Un petit pas pour l'Homme...». Mais au moment de fouler le sol lunaire, le doute le prend. Son nez le gratte, sa respiration s'affaiblit. Finalement, tout cela n'est-il pas vain? À quoi bon être un héros de l'humanité quand sa fille de 2 ans, Karen, a été vaincue par le cancer? L'astronaute vacille. Une constellation de questions l'assaille. «Pourquoi cette mort isolée dans le vide galactique?» Pendant ce temps-là, Buzz Aldrin s'impatiente: «Neil continue à avoir ses vapeurs métaphysiques et ne veut toujours pas poser son putain de pied sur la lune. Over!» lance-t-il à Michael Collins.



Benjamin Knobil,
auteur
et metteur
en scène

L'histoire est à la fois loufoque et déchirante. Né de l'imagination fertile de Benjamin Knobil, auteur et metteur en scène, «Neil» dépeint les états d'âme d'un homme, d'un père, d'un scientifique en proie à une crise existentielle. La pièce devait être créée en novembre au Théâtre 2.21 à Lausanne. En attendant le report du spectacle, le texte nous emmène sur orbite. Joyeusement métaphysique, il disserte sur la place de l'Homme dans le cosmos avec humour, tendresse et intelligence. Savoureuse, cette sortie de Blaise Pascal mué en Douanier céleste: «Vous êtes en état d'arrestation, incapable de voir le néant dont vous êtes tiré et l'infini où vous êtes englouti.»

La bouse de l'univers

Plongé dans ses rêveries cosmiques, Neil Armstrong est pris d'hallucinations où défilent des personnages tantôt illustres tantôt farfelus et les membres de sa famille. Sa femme Janet, son fils Mark et sa fille Karen, Martin Luther King, Richard Nixon, la chienne *Laika* ou Monsieur Loyal Sélénite du Grand cirque lunaire l'interpellent, balaisent ses certitudes et l'entraînent dans une danse interstellaire dans de courtes scènes.

Ces capsules théâtrales rythmées comme une pluie d'étoiles filantes sont autant d'étapes d'un cheminement intérieur. Sur la dernière marche de l'échelle du module lunaire, Armstrong a-t-il retrouvé la lucidité lorsqu'il chuchote, à bout de forces, que «la lune est une manifestation de l'enfer»?

La pièce s'achève sur une conversation de Neil avec Nietzsche, sous les traits d'un éleveur de vaches multicolores. Lequel nous laisse cogiter sur une phrase aussi cocasse que philosophique: «L'homme est au mieux une mouche sur la bouse de l'univers.» Over! **Natacha Rossel**



- PRIX DE CESSION -



PRIX DE CESSION / NEIL / COLLECTIF BERZERK

Salaires & honoraires (nets TTC) : **2692.67 CHF**

Frais d'exploitation : **1670 CHF**

Frais transport & perdiem : **930 CHF**

Total des charges : 5292.67 CHF

Ce prix est un calcul indicatif. Pour toutes questions concernant cette proposition, nous vous invitons à nous contacter.

Nous pourrions ainsi faire une proposition plus juste et adaptée.



- CONTACT -

DIRECTION

Dylan Ferreux

+41 (0) 79 659 67 13

+33 (0) 6 58 45 39 10

collectif.berzerk@gmail.com

 Collectif Berzerk

COLLECTIF BERZERK

Passage Belle Rose 5

CH-1005 Lausanne

SOUTIENS & PARTENAIRES

